

1

Aux premières lueurs de l'aurore, Anna guettait la voiture du Dr Farrell de la fenêtre du premier étage. Sous l'éclat orangé ensanglantant le ciel, les formes fantomatiques, qui évoquaient quelques instants plus tôt de sinistres créatures prêtes à bondir, se transformaient en d'inoffensifs buissons et arbres du jardin. Alors que tout s'imprégnait d'une douce lumière, Anna se prépara à accueillir dans son âme l'espoir mystique qui s'y insinuait à chaque lever de soleil. Ce matin, cependant, la sensation de froid avec laquelle elle s'était éveillée demeura. Au lieu de recevoir le présent d'un jour nouveau, elle se sentit spoliée de ce qui était devenu son bien le plus précieux : le temps.

Lorsque les phares du Dr Farrell lancèrent des éclairs à travers la grille, Anna se rua dans l'escalier pour atteindre la porte avant qu'il appuie sur la sonnette. Elle ne voulait pas entendre son timbre aux accents graves et mélancoliques résonner dans la maison de si bon matin, mais cette précaution ne suffit pas à faire taire la douleur au creux de son estomac. Pour étouffer l'angoisse, elle ne pouvait que se rappeler une énième fois les miracles accomplis par la médecine moderne. Les praticiens savaient ressouder des membres mutilés et transplanter des organes d'un corps à un autre. Ils arrivaient même à guérir des cancers s'ils s'y attaquaient à temps. En considérant la situation sous cet angle, il lui paraissait parfaitement raisonnable, voire

rationnel, de garder espoir. Peut-être la visite si matinale du Dr Farrell s'expliquait-elle par sa hâte de l'informer d'un nouveau traitement qu'il souhaitait commencer sans tarder. Mais lorsqu'elle ouvrit la porte, à l'instant où le médecin levait le doigt vers le bouton de la sonnette, et plongea son regard dans ses yeux vaincus, puis vit la voûte de ses épaules et la courbe de sa bouche, Anna sut que c'était la fin.

Quelques mois plus tôt à peine, cette révélation aurait abasourdi tous ceux qui connaissaient son bien-aimé. Adam avait toujours joui d'une santé et d'une robustesse exceptionnelles, au point qu'Anna l'avait secrètement cru doté d'une nature surhumaine et immunisé contre les petits maux qui tourmentent les simples mortels. Mais tout cela lui offrait une bien piètre consolation face aux paroles du Dr Farrell.

Avec des hochements de tête silencieux, elle écouta le médecin décoder les résultats des examens réalisés à la suite des dernières séances de chimiothérapie. Adam avait moins bien réagi au traitement qu'espéré et une nouvelle tumeur était apparue à la base de sa colonne vertébrale. Elle infiltrait déjà les os de ses hanches, ce qui se traduirait bientôt par une perte de la mobilité des jambes et des fonctions physiologiques essentielles. Les yeux du Dr Farrell s'embuèrent derrière les épais verres de ses lunettes lorsqu'il précisa à Anna que tous les efforts devaient, à ce stade, être consacrés à assurer le confort du malade et à apaiser ses souffrances.

— Les derniers jours sont toujours les plus difficiles pour les soignants, vous devez aussi vous occuper de vous, ajouta-t-il ensuite.

« Soignant », ce fut le mot qu'il utilisa pour parler d'elle, mais Anna ne s'en offensa pas, devinant qu'il recourait à son jargon professionnel pour garder contenance. Le Dr Farrell comptait parmi les plus anciens et plus chers amis d'Adam.

Elle vacilla, poussant le médecin à l'attraper par les épaules pour la remettre d'aplomb.

— Vous allez bien ?

— Oui.

— Vous n'en avez pas l'air. Vous avez encore perdu du poids.

— Pas beaucoup, nuança-t-elle pour clore le sujet.

— Vous ne pouvez pas vous permettre de tomber malade maintenant, Anna. Lorsque je serai parti, je veux que vous preniez un peu de repos. On dirait que vous n'avez pas dormi depuis des jours.

Malgré ses quarante ans passés et les fils d'argent qui striaient sa courte chevelure brune, elle paraissait, à cet instant, aussi vulnérable qu'un enfant perdu.

— D'accord, acquiesça-t-elle à voix basse.

— Avez-vous parlé aux enfants ces derniers jours ?

— J'ai eu Jessie au téléphone hier. Elle devrait arriver aujourd'hui.

— Et Teddy ?

Elle baissa les yeux, incapable de dissimuler sa honte.

— Je vais l'appeler, reprit le médecin face à son silence. Je trouverai le temps dans la matinée.

Anna posa sur lui des prunelles de nouveau limpides et attentives.

— Dites-lui que son père a plus que jamais besoin de le voir.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il avec un regard à sa montre. J'ai demandé à l'infirmière de passer dans l'après-midi et je reviendrai demain matin à la première heure. Je n'ai pas d'opération prévue, je pourrai rester plus longtemps, conclut-il, lui serrant les épaules avec une tendresse paternelle. Tout compte fait, avant de vous étendre, je veux que vous mangiez un peu.

Le cœur d'Anna se souleva à la seule pensée de la nourriture. Depuis qu'Adam avait cessé de s'alimenter, elle ne pouvait plus rien avaler, elle non plus ; et, lorsqu'il vomissait

après la chimiothérapie, elle ressentait, elle aussi, le besoin de régurgiter. Après avoir promis au Dr Farrell de manger un morceau dès son départ, elle regarda sa voiture passer le portail puis rentra dans la maison.

Dans sa torpeur et son épuisement, il lui fallut rassembler toutes ses forces pour remonter l'escalier qu'elle avait dévalé quelques minutes plus tôt, lorsqu'elle croyait encore un espoir possible. À présent, elle craignait de glisser si elle ne se concentrait pas sur chaque marche. Malgré ses efforts, ses pieds se déroberent une ou deux fois et elle crut qu'elle n'arriverait jamais en haut. Chacun de ses pas lui rappelait tout ce qu'il y avait à faire, à préparer, à prévoir.

Sur le palier, elle promena son regard autour d'elle avec stupeur, comme si elle n'avait pas passé les vingt dernières années de sa vie dans cette maison. Si on lui avait demandé où elle se trouvait, ou ne serait-ce que son nom, elle n'aurait sans doute pas su répondre.

Agrippée à la rampe, elle scruta le long couloir qui ondulait devant ses yeux tel un interminable serpent. Bien que le choix de portes lui parût infini, elle réussit, sans trop savoir comment, à retrouver celle derrière laquelle somnolait Adam. Avec de menus gestes expérimentés, elle pénétra dans la pièce, ramenée à la raison par l'atmosphère lourde et confinée des chambres de malades.

Elle s'approcha du lit pour observer son bien-aimé. Ainsi niché entre des montagnes d'oreillers et de couvertures, il paraissait d'une petitesse et d'une fragilité étonnantes, et évoquait davantage un nouveau-né à l'aube de la vie qu'un homme à son crépuscule. Sûrement avaient-ils encore du temps devant eux, peut-être même plus que ne le pensait le Dr Farrell.

Animée par cette pensée reconfortante, elle lissa les draps. Après avoir réarrangé la collection de médicaments sur la table de nuit, elle passa une main caressante

sur le front d'Adam, souriant à la vue du lent papillonnement de ses paupières, signe qu'il avait conscience de sa présence.

Elle s'assit sur une chaise à son chevet puis, croisant les mains sur les genoux, ferma les yeux. Ses lèvres se mirent alors à remuer en une prière silencieuse. La chaleur des rayons de soleil qui ruisselaient à travers la fenêtre dissipa un instant son angoisse, jusqu'à ce que les paroles du médecin lui reviennent à l'esprit. Sentant la douleur ressurgir au creux de son ventre, elle tenta de la museler par des psalmodies. En vain. Elle sombra alors dans un univers de désolation qu'elle ne connaissait que trop bien, en proie à un profond désespoir.

— Je ne veux pas être abandonnée de nouveau, murmura-t-elle. S'il vous plaît, je ne veux pas vivre sans lui.

Plus tard, elle se demanderait si elle n'avait pas rêvé cette voix qui lui porta conseil, peinant à percer à travers son angoisse : « Tu dois regarder en arrière, par où tu es passée, pour savoir où tu vas. »

— Quelle différence cela fait-il? Le passé ne change rien au présent ni à l'avenir.

Elle attendit une réponse qui ne vint pas. Un silence de mort l'enveloppa de nouveau, lui dérobant peu à peu le souffle. Au bout d'un moment, elle rouvrit les yeux et s'efforça de s'éclaircir les idées et d'apaiser son cœur afin de se préparer à cette redoutable séparation, qu'elle croyait au-dessus de ses forces. Dans son extrême faiblesse, elle ne put toutefois pas résister à l'appel du passé. Soudain, elle se retrouva à affronter le misérable laps de temps qui lui était octroyé, forte d'une nouvelle conviction : peut-être pourrait-elle le distendre jusqu'à ce qu'il s'effile ; peut-être pourrait-elle alors le tisser encore, fil après fil, pour envisager une nouvelle perception d'elle-même et de sa vie.

Son corps épousa la chaise et ses traits se détendirent.

— Que me reste-t-il d'autre que les souvenirs? chuchota-t-elle.

Au son de sa voix, son bien-aimé tourna imperceptiblement la tête vers elle, mais elle n'était déjà plus là pour le remarquer.

*

— Tu poses trop de questions, *mija*, déclara *mamá*, abandonnant un instant sa couture pour m'observer d'un œil critique.

— Je veux juste savoir à quoi il ressemblait. Il était petit ou grand? De quelle couleur étaient ses yeux?

— Ton père n'est pas un homme qui mérite d'habiter les mémoires, répliqua-t-elle d'un ton brusque. Moins tu en sauras sur lui, mieux tu te porteras.

Malgré ce précepte, ma mère évoquait souvent mon père lorsque les contrariétés de la vie venaient à bout de sa résistance. Ainsi, lorsqu'un voleur nous ravit les quelques poules que nous élevions dans la cour, nous laissant sans viande ni œufs pendant plusieurs mois, elle se répandit en propos méprisants à son égard. De même, lorsqu'elle se broya le doigt en réparant le toit sous une pluie torrentielle, son nom jaillit de sa bouche, assorti d'un truculent cortège d'insultes à chaque coup de marteau, lui insufflant force et conviction tout en nous rappelant à toutes deux que nous ne nous laisserions pas abattre par son absence. Bien au contraire, dans de tels moments, je m'estimais heureuse de ne pas avoir dans les pattes un « ignoble ivrogne paresseux, incapable de trouver du travail le matin et le chemin de la maison le soir ».

Une fois calmée, ma mère assumait sa part de responsabilités tout en déplorant les innombrables défauts de mon père.

— J'ai été la reine des idiots de croire que les mots doux et les caresses d'un homme pouvaient rendre moins pénibles les dures réalités de la vie.

Nous vivions dans un village sans électricité ni eau courante, en proie aux caprices de la rivière. Il n'était pas rare, à la saison des pluies, de voir des huttes emportées dans un torrent boueux et des enfants passer les semaines suivantes à ratisser les rives du cours d'eau fangeux à la recherche de vêtements et de poteries, qu'ils réussissaient parfois à échanger contre une poignée de piécettes. Dans notre monde, les « dures réalités » pullulaient autant que les moustiques lors des nuits chaudes et humides ; or il était ridicule d'imaginer une vie sans moustiques.

Ma mère ne représentait pas un cas isolé. De nombreuses femmes du village, abandonnées par leur mari, élevaient seules leurs enfants. Pour les autres, ce n'était qu'une question de temps.

— Tôt ou tard, ta tante Juana découvrira que Carlos ne se cache pas dans les collines pour échapper à la garde nationale, mais qu'il y a une autre femme, et toute une famille avec, remarqua un jour ma mère. Elle comprendra alors ce que j'ai compris à la minute où j'ai posé les yeux sur lui.

— Quoi, *mamá*?

— Que cette joyeuse fripouille ne changera jamais, répondit-elle avec un petit haussement d'épaules indifférent.

— Tu l'as vu avec l'autre femme ?

— Non, mais il me suffit de voir le regard qu'il jette à toutes celles qui croisent son chemin. J'aimerais parfois ne pas voir tout ce que je vois. Mais quand bien même je serais aveugle, je le devinerais à son odeur, ajouta-t-elle, ses yeux sombres brûlant d'un feu intérieur.

Mamá avait prédit bien trop de calamités pour que je doute de ses paroles. Cette mystique pragmatique savait évaluer les situations auxquelles elle se trouvait confrontée et comprendre en quelques secondes ce que les autres mettaient des semaines, si ce n'était des mois, voire des années, à saisir. À la différence de la plupart des femmes

ayant souffert, elle avait appris de ses erreurs et trouvé un moyen de transformer son tourment en sagesse, une vertu qu'elle ne cessait de mettre en pratique dans sa vie.

— Pourquoi tu ne veux pas dire bonjour au monsieur de la ville qui te sourit, *mamá*? Tu ne penses pas que ce serait bien d'épouser un homme riche et beau?

Ma mère étudia la question un bref instant.

— Il m'arrive de le penser, oui, convint-elle avant de s'interrompre, produisant avec sa langue le même caquet que lorsqu'elle chassait les poules de la maison. Mais, pour tout te dire, j'ai bien assez de toi pour me donner du souci, conclut-elle avec un sourire taquin.

Autour de nous se jouait en continu un drame humain qui, tout en confirmant le regard clairvoyant que *mamá* portait sur l'humanité, nous offrait de sordides divertissements. Ainsi, un jour, en rentrant du marché, je vis notre voisine Dolores se jeter aux pieds de son mari. Tout le temps qu'il était resté caché dans les collines pour fuir la garde nationale, elle avait mis du beurre dans les épinards en faisant la cuisine et le ménage pour le citadin fortuné qui souriait à *mamá*. Nul ne l'ignorait au village, tout comme le fait que son mari était d'une jalousie telle qu'il lui suffisait d'imaginer sa femme chez un autre pour se mettre dans une rage folle.

Lorsque Dolores s'écroula en sanglots à ses pieds, désespérée, il fronça les sourcils, comme s'il devait tolérer qu'un chien se soulage sur ses chaussures. Je tremblai à l'idée qu'il ne lui envoie un coup de pied au visage, mais il lui ordonna de rentrer à la maison, ce qu'elle fit sur-le-champ, visiblement heureuse d'échapper à ses coups. Une fois seul, il saisit la machette qui pendait à sa ceinture et la lança contre un arbre voisin, puis recommença, encore et encore, atteignant chaque fois sa cible avec une précision inquiétante.

Mamá écouta mon récit passionné de la scène avec des hochements de tête.

— Tu crois qu’il va la tailler en pièces avec sa machette ?
finis-je par demander, horrifiée.

— Non, répondit-elle. Elle perdra la vie à petit feu, pas tout d’un coup.

Je ne compris pas ce que ma mère entendait par là, jusqu’à ce que nous croisions Dolores au marché, quelques jours plus tard. D’impressionnantes teintes de pourpre et de bleu encerclaient ses yeux, si gonflés que c’était un miracle qu’elle voie les poivrons qu’elle jetait dans son panier, par ailleurs rempli de légumes et d’un poulet fraîchement tué. À croire que, après lui avoir donné une bonne correction, son mari l’avait autorisée à dépenser l’argent qu’elle avait gagné.

— Tu vois, chuchota *mamá*, satisfaite de la justesse de sa prédiction malgré sa compassion pour notre voisine. Si Dolores veut continuer à travailler pour cet homme riche, elle le paiera par des ecchymoses et des fractures. Et puis, un jour, quand il ne restera plus d’os à casser ou d’œil à pocher, son mari la tuera une fois pour toutes.

— C’est affreux, *mamá*. Il faut la prévenir, pour qu’elle s’échappe avant qu’il soit trop tard.

Ma mère secoua la tête.

— Ça ne servirait à rien, *mija*. Regarde-la. Aujourd’hui, elle est heureuse d’avoir son panier plein et son mari à la maison. C’est tout ce qui compte pour elle.

Ce n’était que lorsque le jour déclinait et que, étendues dans notre hamac, nous écoutions la rumeur nocturne, les courses précipitées et les cris de la faune de la jungle, que ma mère s’autorisait une ou deux pensées sentimentales totalement exemptes de sagesse pratique. Elle murmurait alors d’une voix rêveuse : « Imagine, *mija*. Imagine que nous voguons sur un petit bateau au milieu de l’océan, loin d’ici, que des millions d’étoiles scintillent au-dessus de notre tête et qu’autant de poissons aux couleurs de l’arc-en-ciel nagent sous nos pieds. » Ou encore : « Imagine, *mija*. Imagine que nous dormons dans une magnifique demeure

avec d'immenses fenêtres en verre et du carrelage au sol, et que nous nous réveillons, au matin, au doux grattement des cordes d'une guitare. »

Chaque nuit, ces jolies images coloraient mes rêves. Grâce à elles, je n'avais aucun mal à trouver le sommeil, quelle que soit la quantité de « dures réalités » que m'avait réservée la journée.

J'avais trouvé en mon cousin Carlitos mon compagnon de jeux favori. Nous aimions par-dessus tout nous amuser au bord de la rivière, où nous pouvions sculpter la boue et créer toutes sortes d'objets. Il nous arrivait, lorsque nous étions encore trop petits pour connaître la pudeur et que les eaux de la rivière en crue nous montaient jusqu'à la taille, de nous déshabiller et de nous enduire le corps de boue, couche après couche, jusqu'à ce qu'il soit impossible de nous distinguer l'un de l'autre. Si d'aventure nous croisions une connaissance, nous la défiions de deviner qui était le garçon et qui la fille, puis sautions à l'eau avec des rires hystériques pour nous décrotter et lui donner tort.

Je me demandais souvent ce qu'il adviendrait lorsque Carlitos deviendrait un homme, s'il marcherait sur les pas de son coureur de jupons de père ou des villageois qui rossaient leur femme. Il me semblait impossible qu'un garçon aussi gentil et adorable prenne ce chemin, aussi finis-je par conclure que, si j'espérais me marier un jour, je m'épargnerais bien des tourments en le choisissant pour époux. Je soumis cette idée au principal intéressé, qui la trouva bonne, comme je m'y attendais. Un après-midi, après avoir joué au bord de la rivière, nous nous présentâmes donc devant le curé du village pour lui demander de nous unir sans plus attendre.

— J'en serais très honoré, mais dans une dizaine d'années, répondit-il.

— C'est trop long, contestai-je.

Carlitos exprima son accord en me prenant la main dans un geste très touchant. Le prêtre rit, puis nous considéra avec plus de sérieux.

— Vous êtes encore trop jeunes pour vous marier, mais je vais vous donner la bénédiction pré-nuptiale.

Il imposa alors les mains sur nos têtes mouchetées de boue et marmonna une courte prière. Il n'en fallait pas plus pour nous satisfaire et nous parcourûmes le village des jours durant en proclamant notre union, jusqu'à ce que nous nous lassions de ce jeu et passions à un autre.

Un seul homme avait gagné le respect de ma mère : Mgr Romero, archevêque de San Salvador. Il faut dire que tout le monde au village lui témoignait, plus que du respect, de la révérence. Lorsque la guerre civile éclata, nombre de ses pairs lui tournèrent le dos, mais jamais Mgr Romero ne se comporta de la sorte avec nous. Il condamna même ouvertement la violence qui sévissait dans les villages à travers tout le pays. À l'époque, les gens avaient plus besoin de boire ses paroles que de se nourrir et tous se rassemblaient autour du premier poste de radio pour écouter ses messages. *Mamá* m'expliquait que les propos de l'archevêque l'aidaient à prendre conscience que tout être humain, aussi pauvre fût-il, avait le droit de vivre dans la dignité et qu'il fallait pour cela se mobiliser.

Pour moi qui peinais déjà à saisir les brouilles entre hommes et femmes, cette discorde plus grave impliquant soldats, présidents et prêtres se révélait incompréhensible. Je n'avais pas vu les affrontements de mes propres yeux, mais j'avais entendu parler des massacres et noté la disparition d'un nombre croissant de jeunes hommes au village. Lorsque j'interrogeai *mamá* à ce sujet, elle m'expliqua que seuls les hommes combattaient dans les guerres, en raison de leur force physique et de leur bêtise.

Endossant l'habit d'apprentie mystique, je lui donnai à méditer ma petite contribution philosophique personnelle.

— Peut-être que c'est pour ça que les hommes sont parfois cruels envers les femmes, parce que ce sont eux qui doivent partir à la guerre.

Mamá leva les yeux de son ouvrage, les pupilles fixes tandis qu'elle tournait et retournait ma remarque dans son esprit. Un instant, je me crus presque douée de la même clairvoyance qu'elle, mais elle écarta ma vision d'une secousse de la tête.

— Tu as tout compris de travers, *mija*. C'est parce que les hommes sont cruels qu'il y a la guerre.

Puis elle retourna à sa couture.

Si *mamá* disait que la guerre faisait rage tout autour de nous, c'était forcément vrai. Néanmoins, la vie du village ne s'en voyait pas vraiment bouleversée : les adultes continuaient de travailler dans les caféières des environs, les enfants accomplissaient leurs tâches quotidiennes et allaient à l'école. Le soir, les femmes se mettaient aux fourneaux pendant que les quelques hommes encore présents se réunissaient sur la place pour boire. La plupart du temps, de somptueuses étoffes d'un pourpre ou d'un bleu éclatant brodées d'entrelacs d'or recouvraient la table au centre de notre petite hutte, qui se remplissait du chant rythmique de la machine à coudre de ma mère. En plus d'être philosophe, *mamá* était la meilleure couturière à des kilomètres à la ronde, si bien que tous les prêtres des paroisses alentour lui apportaient leurs habits à raccommoder.

Un seul geste rachetait mon père : avant de disparaître, il avait offert à ma mère une magnifique machine à coudre à pédale fixée sur un petit meuble en bois sculpté. J'étais fascinée par le lustre de l'engin noir que *mamá* astiquait régulièrement avec un tissu soyeux et j'aimais faire courir

mes doigts le long des jolies fleurs ciselées qui décoraient les portes du petit placard au-dessous. Personne d'autre au village ne possédait de machine à coudre. *Mamá* soupçonnait d'ailleurs mon père de l'avoir volée, ce qui ne semblait toutefois pas l'inquiéter outre mesure, car jamais elle n'essaya de retrouver son éventuel propriétaire.

Quelle merveille de voir dans notre modeste hutte ces couleurs éblouissantes briller de leurs feux sacrés! Pour moi, la sensation que procurait le contact de ces étoffes était comparable à celle que l'on devait éprouver en effleurant un ange. Je me sentais privilégiée d'entrevoir ainsi la gloire de Dieu dans son intimité, et très fière que l'on juge ma mère digne de reprendre de telles splendeurs. J'adorais la regarder travailler à sa machine à coudre, observer la marche vaillante de l'aiguille, lui tenir le tissu quand elle me demandait de l'aide et apprendre à coudre à mon tour, quoique jamais avec sa précision ni sa finesse.

Assise sur sa chaise, le dos droit, le bout de sa longue queue-de-cheval noire balayant le sol de terre, *mamá* me confiait souvent son ambition de posséder une petite boutique.

— Les gens viendront de partout pour acheter les jolis habits que je coudrai, ou m'apporter des vêtements à reprendre quand ils maigriront ou grossiront. Ils me paieront bien et j'économiserai assez d'argent pour acheter une maison rien que pour nous deux, avec l'eau courante, l'électricité et un toit de tuiles qui ne crépitera pas sous la pluie.

Lorsque ma mère me présentait son magnifique travail, je ne désespérais pas de voir un jour ces fabuleux rêves se réaliser.

— C'est ce que tu vois dans ton avenir, *mamá*? demandai-je une fois, avec l'espoir que ses pouvoirs de prédiction s'appliquent également dans ce domaine.

— Je ne peux pas voir mon avenir, répondit-elle avec tristesse. Si je le pouvais, je ne me serais jamais acoquinée

avec ton père. Bien sûr, sans lui, je ne t'aurais pas eue, s'anima-t-elle, me gratifiant de l'un de ses rares sourires.

Lorsque *mamá* avait terminé son raccommodage, je l'aidais à plier les longues soutanes en prenant soin de serrer fort les coins entre mes doigts et de casser le tissu le long des coutures. La tâche se révélait difficile pour deux petits gabarits comme nous et il nous fallait grimper sur des chaises pour éviter que le tissu ne traîne par terre. Elle les plaçait ensuite dans le placard sous la machine, qu'elle réservait à ses plus beaux travaux. Elle savait que non seulement ils n'y prendraient pas la poussière, mais que mes cousins et moi n'irions pas y toucher, assurés que cette audace nous vaudrait une prompte punition.

Notre toit de tôle avait beau crépiter sous la pluie, je coulais dessous des jours heureux avec ma mère, ma tante Juana et mes quatre cousins. Nous menions, dans l'ensemble, une existence paisible mais, comme *mamá* l'avait prédit, *tía* Juana ne tarda pas à découvrir l'adultère de son mari. Elle le mit sur-le-champ à la porte, déclarant qu'elle ne voulait plus le voir et qu'elle ne le laisserait plus jamais poser la main sur elle, quand bien même il serait le dernier homme sur terre. *Tío* Carlos revenait néanmoins à la maison de temps à autre pour partager le hamac de *tía* Juana, jusqu'au moment où elle le chassait de nouveau.

Pour préserver une certaine intimité, nous pendions des couvertures au plafond entre les hamacs, mais cela ne m'empêchait pas d'entendre parfois des gémissements et des halètements du côté de la couche de *tía* Juana lorsque *tío* Carlos dormait avec elle. Par nuit de pleine lune, je jetais des coups d'œil furtifs par les interstices entre les couvertures et les apercevais, bras et jambes entremêlés comme dans une lutte.

— Dors, *mija*, me chuchota *mamá* lorsqu'elle me surprit en train de les épier. Tu veux que des cafards se glissent dans tes oreilles et ressortent par tes yeux?

— Non, *mamá*.

— Sache que c'est ce qui arrive aux gens qui espionnent les autres.

Je me recouchai, aussi inquiète au sujet de *tía* Juana que des blattes.

— J'ai peur qu'ils s'entretuent, cette fois, murmurai-je.

— Non, il ne la tuera pas. Ce que tu as vu, ce n'est rien de plus que ce qu'un homme et une femme font ensemble la nuit. Ce sont des affaires privées.

— Pourquoi ils font ça?

— C'est ainsi qu'ils font des bébés, et aussi ainsi qu'ils essaient d'oublier, ne serait-ce que pour quelques secondes, répondit-elle avec un gloussement cynique.

— Je ne comprends pas, *mamá*. Pourquoi ils veulent oublier?

— Assez de questions pour aujourd'hui, *mija*. Maintenant, dors.

Mais il était parfois impossible de dormir avec toute cette animation derrière les couvertures, sans parler des étranges sons qui me rappelaient les clapotements et les bruits de succion que Carlitos et moi produisions en jouant avec la boue près de la rivière. Puisque ces affaires entre hommes et femmes étaient si privées, j'estimais qu'ils auraient dû les conduire avec plus de discrétion. D'autant que si *tía* Juana venait à être prise de l'une de ses subites crises de rage et se mettait à reprocher à *tío* Carlos son autre famille avec force hurlements, personne n'arrivait à fermer l'œil, pas même Carlitos, pourtant si grand dormeur qu'une plaisanterie générale le disait capable de somnoler en plein tremblement de terre.

Tío Carlos n'était pas le genre d'homme à maîtriser une femme par les coups. À le voir baisser la tête et acquiescer en silence aux accusations de *tía* Juana, on aurait cru

qu'il éprouvait une honte sincère. Ce qui ne l'empêchait pas de repartir dans les collines ou chez son autre femme pour n'en revenir que plusieurs semaines plus tard. Son laxisme à l'égard de ma tante le faisait passer aux yeux de beaucoup pour un être faible et méprisable. Lors des fêtes, les hommes du village l'invitaient rarement à se joindre à eux quand ils se retrouvaient pour boire de l'*aguardiente* à même le goulot de petites cruches qui passaient de main en main. Ses visites à la maison n'en comblaient pas moins de joie mes cousins et je dois admettre que, bien qu'il ne fût pas mon père, je ressentais en sa présence un mystérieux sentiment de complétude, l'impression que nous avions emprunté le rêve d'une autre vie pour le faire nôtre.

J'enviais secrètement mes cousins de connaître l'identité de leur père. En dépit de la virulence des critiques dont *mamá* et *tía* Juana couvraient *tío* Carlos après chacun de ses départs, il me manquait lorsque je rentrais l'après-midi et ne le trouvais pas assis à table ou assoupi dans le hamac tendu devant la hutte. Je me figurais alors qu'il était parti rejoindre mon père dans les profondeurs de la jungle montagneuse. Dans mon imagination, ils portaient tous les deux un fusil en bandoulière et combattaient côte à côte le mal qui frappait notre pays. Un jour, ils reviendraient au village en héros et se rachèteraient, eux et toute la gent masculine, si bien que même *mamá* serait obligée de les accueillir à bras ouverts. Bien entendu, ce n'étaient là que de beaux rêves, que je me gardais de partager avec elle.